

Ouvrage publié avec le concours de l'équipe d'accueil « Langues romanes :
acquisition, linguistique, didactique » (EA 170)

Presses Sorbonne Nouvelle

8 rue de la Sorbonne - 75005 Paris

Tel : 00 33 (0)1 40 46 48 02 - Fax : 00 33 (0)1 40 46 48 04

Courriel : psn@univ-paris3.fr

<http://psn.univ-paris3.fr>

© Presses Sorbonne nouvelle, 2006
Droits de reproduction réservés pour tous pays
ISBN 2-87854-361-0

Gilles Luquet (éd.)

Le signifié de langue en espagnol

Méthodes d'approche

L'inexistence des périphrases verbales du point de vue du signifié

Resumen En las aproximaciones al objeto lingüístico hay dos alternativas que condicionan el método de análisis gramatical. Podemos observar los signos en virtud de su tendencia a mostrarse agrupados en el decurso y, en consecuencia, apostar por las lexías, las locuciones, las perífrasis verbales, las formas compuestas del verbo, la voz pasiva. O podemos optar por apreciar el papel que cada uno de los signos del idioma juega en su relación con el resto. Ésta es la alternativa que hemos elegido en este trabajo, en el que observamos las llamadas *perífrasis verbales* como meras combinaciones de signos que no engrosan la conjugación verbal, puesto que ninguno de sus componentes ha perdido un ápice de su significado primario ni de su significado categorial. Es, en definitiva, una apuesta por la revalorización del significado de lengua en los estudios gramaticales, en virtud del cual el significado de un signo no se difumina en ningún caso.

En règle générale, quand nous étudions les périphrases verbales en espagnol, nous tendons souvent à situer ce concept au sein de la grammaire traditionnelle. Même si, au cours de l'année 2004, on a publié des travaux où l'on décrit d'une façon minutieuse tout type de classes de périphrases verbales, nous pensons, néanmoins, qu'il ne s'agit pas d'un aspect de la grammaire traditionnelle mais du niveau d'analyse choisi pour étudier ce phénomène. Par conséquent, nous pouvons assurer que le concept de périphrase verbale est suprathéorique, en ce sens qu'il ne doit pas être rattaché à une théorie déterminée; la notion que nous avons de « signifié » est déterminante pour que nous acceptions ou non l'existence des périphrases verbales. Une question reste claire dans le titre de notre travail : nous affirmons que les périphrases verbales n'existent pas. Mais cette affirmation si

catégorique mérite une explication détaillée. Notre contribution va consister à la préciser.

Tout d'abord, il faut connaître la nature authentique de ce que nous comprenons par « signifié ». Tout signe linguistique a un signifié unique, invariant et constant qui se matérialise dans une réaction psychique – que, pour notre part, nous avons l'habitude d'appeler familièrement « *fogonazo* » (équivalent de « flash » en français) –, une « impulsion sémantique interne à l'individu parlant »¹, selon Marcial Morera (1991 : 29). Ce procès n'a rien à voir avec la conceptualisation dont on parle toujours dans ces cas-là ; on veut nous faire croire que nous communiquons grâce aux images que nous nous représentons ; mais cela est impossible. Il suffit d'un exemple pour nous rendre compte qu'une communication fluide n'est point réalisable si nous la faisons dépendre de notre procès de conceptualisation dont l'identité nous obligerait à ralentir considérablement notre rythme délocutif. Dans une expression comme « *Al conferenciante le lloveron las críticas* », nous ne voyons pas la pluie, nous ne voyons pas le concept de la chute de l'eau du ciel, mais ce que nous pourrions paraphraser par *quelque chose qui survient* ; et l'explication est que nous n'avons pas donné au récepteur le temps nécessaire pour qu'il produise dans son esprit l'image que nous pouvons fréquemment faire adhérer au signe *llov-* et qu'il s'agit, définitivement, d'une simple orientation de sens de cette signification-là, qui dépend plus de l'usage du signe que de la langue même. C'est à ce moment-là que nous nous rendons compte que, en parlant, nous ne nous servons pas de la référence mais du signifié de langue.

En ce qui concerne toute approche du signifié du signe linguistique, nous sommes de l'avis de Coseriu, Ramón Trujillo et Marcial Morera, qui affirment qu'il faut distinguer trois niveaux : le signifié primaire, le signifié catégoriel et le signifié syntaxique. Nous allons considérer brièvement chacun d'eux :

1. Le signifié primaire est la partie essentielle, l'être du signifié. C'est-à-dire, l'intuition sémantique basique d'un signe, de telle sorte que chacun des signes d'une langue contient cette intuition, invariante, constante et subconsciente. Le signifié primaire est indépendant du signifié catégoriel du signe, c'est ainsi que nous pouvons nous trouver devant un signe qui se matérialise en différentes catégories, avec un aspect formel différent, mais qui contient un seul signifié primaire.

Si nous suivons Bühler, nous pouvons distinguer deux types de signifiés primaires : le lexical et le grammatical. Avec le premier nous signifions en symbolisant, en décrivant la réalité ; avec le second, nous montrons, nous indiquons, nous signalons les paramètres de l'univers du discours. L'organisation des signes qui présentent un signifié grammatical ne peut pas être catégorisée par un adjectif

1. Un « impulso semántico interno al individuo hablante. »

parce que celui-ci signifie toujours en symbolisant, et le signifié grammatical ne dénote pas, ne conceptualise pas, il ne fait que désigner, c'est-à-dire montrer, signaler.

La différence entre le signifié lexical et le signifié grammatical réside seulement dans la façon de signifier : les signes lexicaux décrivent et les signes grammaticaux formalisent des instances dans l'univers du discours. Du point de vue syntaxique, les uns et les autres peuvent fonctionner comme noyaux, parce que cette capacité ne dépend pas de la façon de signifier mais de la catégorie dont ils sont revêtus. Nous ne pouvons donc pas accepter que les seuls signes qui ont un vrai signifié soient ceux qui signalent le plan extralinguistique : les signifiés des signes grammaticaux et ceux des signes lexicaux présentent la même valeur, bien que ces derniers puissent se revêtir de couleurs, de tailles et de formes représentables. Comme le précise Marcial Morera :

Le signifié lexical ou descriptif n'est donc pas une dénotation, une abstraction référentielle ou une substitution de la réalité, mais plutôt un schéma sémantique formel, une figure géométrique indépendante qui impose ses conditions à la réalité (ou, si l'on peut dire, qui est imitée par la réalité désignée par le mot qui lui sert de support) et qui, associée à une certaine signification catégorielle, acquiert une capacité de désignation infinie (1998 : 132)².

2. Le signifié catégoriel est la conformation sémantico-grammaticale que le signifié primaire acquiert quand il apparaît dans le discours. Cela se produit grâce au fait que le signifié adopte une forme linguistique déterminée qui se matérialise comme résultat de l'intuition que le signifié primaire produit chez nous ; ce procès est totalement nécessaire pour que, en ce qui concerne les relations syntagmatiques, les signifiés primaires puissent acquérir corps et rang. C'est pour cela que ce signifié se trouve au-dessus des signes individuels, c'est lui qui se charge d'organiser la syntaxe de la langue. Les catégories sont, selon le linguiste Eugenio Coseriu, « les moules dans lesquels le signifié lexical s'organise dans la parole » (1987 [1972] : 56)³.

Nous pouvons observer la conduite du signifié catégoriel dans les signes *verde*, *verdín*, *verdura*, *verdor*, *verdear*. Dans tous ces cas-là il n'y a qu'un signifié primaire constant qui prend trois moules catégoriels différents – adjectif, substantif,

2. « El significado léxico o descriptivo no es, pues, una denotación, abstracción referencial o traslado de la realidad, sino más bien un esquema semántico formal, una figura geométrica independiente que impone sus condiciones a la realidad (que es imitada por la realidad designada por la palabra que le sirve de encuadre, podríamos decir) y que, asociada con una determinada significación categorial, adquiere una capacidad designativa infinita. »

3. Les catégories sont les « moldes semánticos en los que el significado léxico se organiza en el habla. »

verbe –, lesquels rendent possible que ce signifié lexical puisse avoir des fonctions syntaxiques dans le discours. Le signifié catégoriel est tellement important que le signe *verd-* ne pourrait pas développer sa puissance de désignation sans lui; nous déduisons de ce fait qu'un signe qui présente un signifié descriptif n'a pas de puissance référentielle, il ne peut pas désigner de personnes, d'animaux, de choses, d'actions ni de qualités; le signe *verd-* ne peut pas, en l'état pur, désigner la qualité « de la couleur pareille à celle de l'herbe fraîche, à l'émeraude, etc. C'est la quatrième couleur du spectre solaire » (s.v. *verde*); pas plus qu'il ne peut désigner le phénomène « couche verte de plantes cryptogames qui existe dans les eaux douces, principalement dans les eaux stagnantes, sur les murs et dans les endroits humides ou sur l'écorce de certains fruits, comme le citron et l'orange, lorsqu'ils pourrissent » (s.v. *verdín*); ni « légume, en particulier le légume vert » (s.v. *verdura*); ni « vigueur, luxuriance, force » (s.v. *verdor*); ni l'action de « montrer la couleur verte qu'une chose a en soi-même », « commencer à pousser, pour les plantes à la campagne » ou « se couvrir de feuilles et de tiges, pour un arbre » (s.v. *verdear*⁴). Nous vérifions, donc, que dans toutes ces désignations, il a été nécessaire de disposer d'un moule, d'un signifié catégoriel.

3. Le signifié syntaxique est la valeur de la relation qui s'établit dans le texte entre deux contenus catégoriels concrets. Le signifié primaire des signes et ses dénominations ne participent absolument pas à ce type de signifié. C'est pour cela que si nous analysons syntaxiquement des séquences dans lesquelles un même type de relation est produit, il ne nous reste plus qu'à considérer qu'un seul lien syntaxique est établi entre ses éléments, puisque nous ne devons pas tenir compte du signifié lexical de chacun de ses composants ni des sens que la communauté parlante leur a attribués au cours de l'histoire de la langue.

Si nous appliquons ces critères, nous devons accepter que, dans les séquences suivantes, il y a le même type de lien syntaxique, c'est-à-dire une relation indirecte d'*origine* entre un verbe et un nom :

regresar del campo
presumir de casa
ser de allá
volver de retirada
colocado de bruces,

bien que dans la plupart des manuels de syntaxe l'on dise que, dans *regresar del campo*, *volver de retirada* et *colocado de bruces*, on trouve dans le second syntagme un complément circonstanciel (de lieu, dans le premier cas, et de manière,

■ 4. Nous consultons la vingt-deuxième édition du dictionnaire de la Real Academia Española.

pour les autres); dans *presumir de casa* nous trouvons un « *suplemento* » ou complément de régime, et dans *ser de allá* il y a un attribut. Ces fonctions syntaxiques n'existent pas; il s'agit en réalité, d'une part, d'étiquettes qui s'ajoutent à l'interprétation que nous faisons en partant de la combinaison des valeurs lexicales de chacun de ces signes, et, d'autre part, de considérations dépourvues de fondement linguistique qui conduisent – dans le cas de *ser de allá* – trois verbes déterminés (*ser*, *estar* et *parecer*) à fonctionner comme s'ils étaient de simples copules entre un sujet et un attribut ou – dans le cas de *presumir de casa* – à l'établissement d'une rection prépositionnelle dont il n'y a pas de preuves en espagnol.

Nous revenons à présent sur ce que nous avons affirmé dans le titre de ce travail, à savoir que les périphrases verbales n'existent pas, car cette déclaration prend désormais tout son sens si nous ajoutons que les périphrases verbales n'existent pas du point de vue du signifié de la langue, c'est-à-dire, du signifié catégoriel. Il est déterminant de reconnaître le niveau d'analyse que nous adoptons dans toutes nos approches à l'égard des unités de la langue; dans notre cas nous avons choisi la perspective qui, à notre avis, doit présider toute approche de l'objet linguistique. Mais si nous étions décidés à adopter le point de vue du signifié référentiel, alors nous pourrions certainement parler de périphrases verbales, étant donné que dans ce cas les dénominations, les conceptualisations jouent le rôle principal.

Mais si nous prétendons réaliser notre analyse à partir de la langue et dans la langue, le maintien de l'idée d'une périphrase verbale contrevient à toutes les lois du signifié et de la syntaxe. 1) Du signifié, parce qu'on affirme toujours que, pour que l'union de deux verbes ne soit plus considérée comme une simple combinaison et devienne un vrai signe unique, mais composé, il faut que le premier des verbes ait perdu ou modifié d'une façon substantielle son signifié. 2) De la syntaxe, parce qu'on affirme que, dans la périphrase verbale, la forme nominale régit la nouvelle construction périphrastique, de telle sorte que l'infinitif, le gérondif ou le participe disposent d'un verbe conjugué qui va jouer le rôle d'auxiliaire.

1. Nous disons que les lois du signifié sont violées parce que, à notre avis, il n'est pas possible d'admettre qu'un signe puisse changer – et encore moins perdre – son signifié. Nous avons l'habitude de trouver dans les manuels de langue un traitement frivole et superficiel du signifié; les types de signifié ne sont pas bien délimités et c'est pour cela que, tôt ou tard, à propos de l'importance des périphrases verbales, de la voix, des locutions, de l'article défini, de la réflexivité, on continue à faire des affirmations qui n'ont rien à voir avec l'esprit de la langue. Il n'est pas possible d'assurer sérieusement qu'un signe perd son signifié; si cela était possible, qu'est-ce qu'il en resterait? Qu'est-ce qu'un signe sans signifié? Et par ailleurs, quand on assure que le signe modifie son signifié, quels sont les critères qui doivent être

utilisés pour pontifier à propos du « vrai » signifié d'un signe ? Pourquoi devrions nous accepter que *venir*, par exemple, signifie *mouvement physique* ? Qui est-ce qui décide du signifié de chaque signe et avec quels critères ? L'index de fréquence, le caractère concret ou physique, la notion la plus probable..., toutes ces variables n'ont rien à voir avec le signifié d'un signe.

2. En ce qui concerne la syntaxe, l'affirmation qui soutient que la forme nominale du verbe devient l'unité nucléaire de la périphrase verbale nous semble une contradiction intolérable. S'il y a un point sur lequel s'accordent tous les linguistes c'est précisément celui selon lequel les infinitifs, les gérondifs et les participes sont tous des formes nominales dépendantes des verbes conjugués. On a créé des mots même amusants pour nommer leur caractère nominal (rappelons que Rodolfo Lenz les nommait « verboïdes »); tous les linguistes s'accordent pour noter leur aspect dépendant (Emilio Alarcos refuse pour ces formes nominales la possibilité de constituer de vraies phrases en tenant compte de leur carence d'information personnelle); tous les linguistes, enfin, remarquent leur double comportement exonominal et endoverbal. Bien d'autres remarques à ce sujet ont été faites, mais il serait trop long de les reprendre ici.

Le pire – dans cette question – est que nous ne nous rendons pas compte de la perversion linguistique relative au traitement de ce phénomène. On admet que si un signe ne présente pas un signifié lexical, celui-ci n'a pas la possibilité de fonctionner comme noyau d'un syntagme. C'est-à-dire, le fait qu'à l'intérieur d'une périphrase verbale, le premier des verbes, la forme conjuguée, acquiert un signifié « instrumental » occasionne la perte de sa fonction nucléaire dans le nouveau signe composé. Le rôle prépondérant de l'information de personne, nombre, temps, mode et aspect, caractéristiques qui, dans la plupart des modèles théoriques, confèrent à un verbe conjugué le pouvoir de régir tout segment linguistique disparaît comme par enchantement. D'où provient cette conclusion qui nous amène à dire que le verbe qui n'a pas de signifié lexical ne peut être noyau ? Nous voyons dans beaucoup de livres de syntaxe que, lorsqu'on aborde l'étude des syntagmes nominaux, on ne questionne même pas la hiérarchie du signe qui présente un signifié symbolique : les couleurs, les formes, les tailles sont les protagonistes dans les relations syntagmatiques et l'on finit par confondre l'analyse linguistique avec l'observation du monde qui nous entoure.

Alors, que se passe-t-il quand il faut parler de la combinaison de verbes conjugués et de formes nominales ? Toute cette confusion est évidente. Les entraves syntaxiques qui sont exprimées dans le reste des livres de grammaire passent au second plan et la dénotation des unités joue le rôle principal, c'est-à-dire l'interprétation de la combinaison, en un mot la pragmatique, même si il n'y a pas, dans le livre, une seule référence à la linguistique textuelle. Tout provient, enfin, du

fait qu'on n'a pas fixé ou, du moins, qu'on n'a pas appliqué, les concepts de forme et de substance ; on doit toujours les étudier. Pour notre part, nous les expliquons dans nos cours et nous posons des questions lors des examens (qui sont réellement problématiques pour nos étudiants), mais quand le moment de les appliquer arrive, nous nous laissons séduire par le plan extralinguistique. Ce qui est certain, c'est que, du point de vue du signifié, les signes grammaticaux sont aussi pleins de signifié que les signes descriptifs, et du point de vue syntaxique, la fonction nucléaire ou adjacente d'un signe ne dépend pas de son signifié primaire mais de son signifié catégoriel.

Notre proposition, en définitive, consiste à refuser l'analyse qui regroupe les formes verbales composant les périphrases verbales en question. Cette détermination concerne celles qui sont connues sous le nom d'« aspectuelles » et « modales », celles qu'on appelle « formes composées de la conjugaison verbale » et celles qui prétendent représenter la voix passive qui, comme chacun sait, n'existe pas en espagnol. De sorte que, si nous appliquons l'analyse syntaxique de ces structures du point de vue du signifié de langue, nous concluons que, dans les cas où la relation qui s'établit entre le verbe conjugué et la forme nominale se fait d'une manière directe, nous aurons des compléments directs ou endocentriques, mais la terminologie importe peu. Par contre, quand la relation de ces deux formes verbales est signalée par une préposition, nous parlerons d'un complément indirect ou exocentrique. Finalement, si nous nous situons au niveau des signifiés lexicaux invariants des signes, nous pourrions aussi analyser les textes tout en séparant les formes verbales.

Par crainte que cette étude ne soit trop difficile à faire passer, je proposerai de travailler avec un nombre restreint d'exemples dans chaque cas. Je cours le risque de ne pas pouvoir travailler avec des périphrases qui seraient très intéressantes, mais je pense qu'en l'occurrence, il ne s'agit pas d'épuiser toutes les possibilités mais de montrer un méthode d'approche de ce phénomène. Je souhaite également fuir les exemples stéréotypés et en fournir de plus appropriés ; je proposerai donc de considérer un fragment de *Cien años de soledad* dans lequel nous trouvons plusieurs exemples des combinaisons qui font l'objet de cette analyse. Le texte est le suivant :

«No sé cómo ha sido el milagro, pero está vivo y vamos a verlo muy pronto». Lo dió por hecho. Hizo lavar los pisos de la casa y cambiar la posición de los muebles. Una semana después, un rumor sin origen que no sería respaldado por el bando confirmó dramáticamente el presagio. El coronel Aureliano Buendía había sido condenado a muerte, y la sentencia sería ejecutada en Macondo, para escarmiento de la población

Les combinaisons verbales qui nous donnent un verbe conjugué suivi d'une forme nominale verbale sont les suivantes : *Ha sido, Vamos a ver, Dio por hecho, Hizo lavar, Hizo cambiar, Sería respaldado, Había sido condenado, Sería ejecutada*.

Après avoir relevé les périphrases verbales contenues dans le texte de García Márquez, nous pouvons considérer leur analyse en partant de trois niveaux différents : celui du signifié catégoriel, celui du signifié lexical invariant ou celui du signifié référentiel.

1. Du point de vue catégoriel, on ne peut identifier que deux types de structures syntaxiques différentes : 1) Celles qui présentent une relation directe entre le verbe conjugué et la forme nominale : *Ha sido, Hizo lavar, Hizo cambiar, Sería respaldado, Había sido condenado, Sería ejecutada*; par conséquent, nous avons dans toutes ces combinaisons un noyau verbal (*ha, hizo, sería, había, sido, sería*) accompagné d'un complément direct (*sido, lavar, cambiar, respaldado, sido, condenado, ejecutada*). 2) Celles qui ont besoin d'une préposition pour mettre en relation les deux unités verbales : *Vamos a ver* et *Dio por hecho*. Nous pouvons nous apercevoir qu'il y a un même procédé pour établir une relation : la méthode indirecte ou exocentrique.

2. Par contre, si dans notre analyse nous tenons compte du signifié référentiel, c'est-à-dire de l'emploi que nous pouvons faire au sein de la parole avec des combinaisons de mots, il faudrait dire que les grammairiens soutiennent souvent que *Ha sido* et *Había sido* sont des formes composées qui appartiennent à la conjugaison verbale, de sorte que, même du point de vue paradigmatique et syntagmatique, celles-ci se conduisent comme si elles étaient des formes simples. Dans les références que nous trouvons à propos de ces combinaisons, nous rencontrons souvent l'expression « fossilisées » ; on dit que lorsque l'émetteur utilise les formes composées il ne reconnaît pas un signifié dans le verbe *haber*, parce que ce verbe est devenu une unité purement instrumentale vide de signifié ; on dit que le verbe *haber* est une unité grammaticale qui fournit une information qui renseigne au sujet de la personne, le nombre, le temps et le mode (comme si ces informations n'avaient pas de signifié !); enfin, on soutient que le verbe *haber* manque d'autonomie syntaxique et qu'il est impersonnel, c'est-à-dire qu'il ne peut pas se mettre en relation avec un sujet lexical. Cependant, malgré notre insistance, les étudiants s'obstinent à faire la concordance entre le morphème verbal et l'objet dans des constructions comme *Habían muchos asientos vacíos* ou *Hubieron muchos altercados*, tout en sachant que le verbe *haber* dans ces cas est impersonnel ; et en même temps, nous, linguistes, nous nous obstinons à corriger ces erreurs de nos étudiants pour qu'ils se souviennent, une fois pour toutes, qu'il ne s'agit pas d'une relation verbe-sujet

mais verbe-objet. Mais, heureusement, l'usager de la langue est toujours savant et il ne tient pas compte des recommandations académiciennes.

En ce qui concerne l'expression *Vamos a ver*, on dit que celle-ci est la périphrase la plus employée en espagnol. Nous pouvons lire dans beaucoup d'études que la combinaison [*ir a + infinitif*] est devenue la vraie forme du futur en espagnol, puisque – on l'assure – la forme verbale synthétique en *-ré* est en train de disparaître. Dans cette périphrase interviennent, en plus du temps, les deux valeurs les plus représentatives de ces combinaisons : le mode et l'aspect ; le mode, parce que nous exprimons parfois avec cette expression l'intention de réaliser une action, et l'aspect, parce que très souvent (cela dépend du contexte) celle-ci présente une valeur d'imminence.

La construction *Dio por hecho* est une combinaison sur laquelle tous les linguistes ne s'accordent pas, parce que certains l'incluent dans les périphrases perfectives terminatives, d'autres la qualifient de locution verbale avec un signifié de présupposition d'une connaissance (García González, 1992 : 42), enfin, il y en a qui pensent que cette combinaison n'est que cela, une simple combinaison de deux signes qui combinent leurs signifiés au niveau syntagmatique.

Les expressions *Hizo lavar* et *Hizo cambiar* ne sont pas considérées habituellement comme des périphrases verbales. Cela se doit surtout au fait que, bien que le signifié du premier verbe soit modifié parce qu'il acquiert un sens d'obligation, le sujet des deux verbes n'est pas le même.

Sería respaldado, Había sido condenado, Sería ejecutada appartiennent à la conjugaison de la voix passive ; nous obtenons cette voix grâce à la combinaison du verbe *ser* et le participe d'un verbe transitif. On dit que ces formes analytiques expriment que l'action du verbe est subie par le sujet, contrairement à ce qui se passe pour la voix active, dans laquelle le sujet réalise l'action verbale.

3. Si nous considérons ces combinaisons à partir du niveau d'observation qui rend compte non seulement du signifié catégoriel, mais aussi des signifiés invariants des signes, nous trouvons dans les formes conjuguées de *Ha sido* et *Había sido* deux noyaux verbaux complétés par ce qu'on connaît traditionnellement sous le nom d'objet direct. Nous pouvons le considérer ainsi parce que, dans les deux cas, la forme *sido* est le participe du verbe *ser*, par conséquent une forme nominale qui joue des fonctions nominales en rapport avec un noyau verbal conjugué. C'est ce que Francisco Marsá a voulu exprimer par deux technicisms : la propriété endoverbale et exominale de ces formes verbales. Et c'est la raison pour laquelle le caractère verbal du participe *sido* lui permet d'avoir un attribut dans le second participe *condenado*, dans la combinaison verbale complexe *Había sido condenado*.

La combinaison *Vamos a ver* contient un verbe conjugué qui fonctionne comme élément nucléaire à l'égard de la forme nominale infinitive qui est précédée par une préposition. La tradition grammaticale considère que les prépositions développent une fonction hypotactique; dans le cas qui nous concerne, il ne faut pas qu'une préposition intervienne pour que la forme nominale du verbe réalise une fonction adjacente par rapport à la forme conjuguée parce que, comme nous le voyons, l'infinitif se suffit à lui-même. Cette absence de préposition s'explique parce que les morphèmes des formes nominales du verbe agissent comme de vrais translatifs incorporés au lexème. Cependant, dans un exemple comme *Vamos a ver*, la présence de la préposition *a* n'est pas nécessaire pour que l'infinitif réalise une fonction adjacente, mais du point de vue du signifié invariant de cet élément, sa contribution est déterminante pour conférer un caractère prospectif au signifié de mouvement de la forme verbale au temps présent *vamos*; et cette prospection aboutit au signifié de l'infinitif *ver*, forme verbale qui n'a pas d'aspect, vu qu'elle maintient sa tension intacte. Ce mouvement prospectif apporte à cette combinaison une idée de futur, c'est vrai, mais nous ne devons pas perdre de vue que celui-ci est seulement un effet de la combinaison de plusieurs facteurs qui établissent le rapport avec le signifié invariant des signes, lesquels font partie de cette combinaison, tant du point de vue lexical que du point de vue grammatical. Il ne s'agit pas d'un signifié de langue, mais d'une orientation de sens. La fonction syntaxique que le syntagme prépositionnel réalise est complément circonstanciel de la forme personnelle *vamos*.

Quant à l'expression *Dio por hecho*, on peut noter que la relation du syntagme prépositionnel établie avec la forme personnelle est différente, du point de vue des signifiés lexicaux invariants, en ce qui concerne l'expression antérieure dont nous venons de parler. Effectivement, nous vérifions que le participe ne se rapporte pas seulement au verbe conjugué mais aussi au pronom personnel neutre *lo* que nous pouvons trouver dans le texte; nous vérifions que si ce pronom variait en genre, ce changement se répercuterait sur le genre du participe, de sorte qu'il faudrait les faire accorder: *La dio por hecha*. Ce comportement nous parle d'une fonction connue sous le nom de « prédicatif »; cette fonction se trouve très proche de l'attribut, mais se distingue de celle-ci car la relation extraverbale qu'elle peut établir avec un autre syntagme n'est pas seulement possible avec le sujet, mais avec n'importe quel fonctif de la phrase⁵.

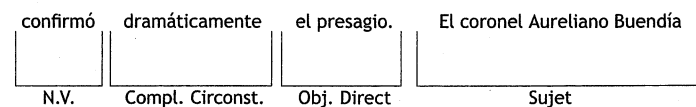
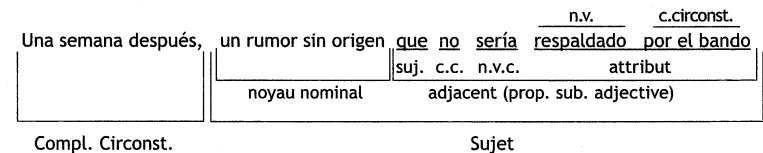
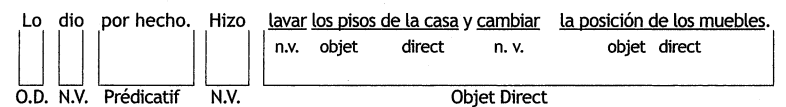
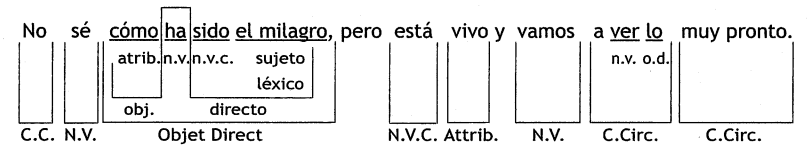
Dans les séquences *Hizo lavar los pisos de la casa y cambiar la posición de los muebles*, nous nous trouvons devant deux possibilités d'analyse, parce que nous pouvons décider de réunir les deux infinitifs en un seul syntagme objet direct complexe près des objets directs respectifs, ou bien récupérer le verbe principal,

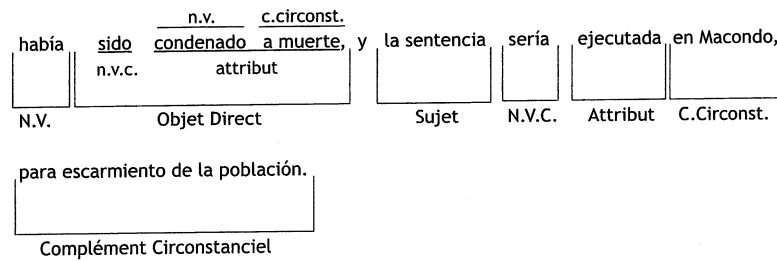
5. Alarcos a appelé cette fonction « suplemento atributivo » (1990 : 15).

hizo, et admettre deux propositions, de façon que nous soyons libres d'apprécier une autre structure dans ces relations, dans laquelle *los pisos de la casa* serait objet direct de *hizo* et l'infinitif *lavar* jouerait le rôle de prédicatif de l'objet direct. Dans le second segment de phrase, nous pouvons faire la même opération, c'est-à-dire incorporer le verbe nucléaire conjugué *hizo* qui présente deux compléments: un objet direct dans *la posición de los muebles* et un prédicatif d'objet dans *cambiar*.

Finalement, dans le cas où nous accepterions l'existence de verbes copulatifs en respectant l'analyse qu'on fait d'habitude dans ces phrases, les séquences *Sería respaldado*, *Había sido condenado* et *Sería ejecutada* présenteraient des structures attributives dans lesquelles les deux participes fonctionneraient comme des attributs. Évidemment, il ne s'agit pas de constructions passives, vu que, dans cette approche, nous ne considérons pas le sujet comme agent ni comme patient, mais comme un syntagme substantif qui garde une relation de concordance avec le morphème verbal; le fait qu'on considère le sujet comme agent, patient, causant, expérimentant, etc., est une dérivation des effets de sens que la combinaison de certains signes lexicaux produit dans certains contextes déterminés, de sorte qu'il ne s'agit pas de signifiés de langue mais de parole.

Voici le texte analysé :





Dans ces exemples, nous arrivons à une conclusion, parmi d'autres, qui remet absolument en question le concept du verbe *haber* dont font état la plupart des livres de grammaire, puisque dans le modèle que nous venons de proposer ce verbe apparaît bien comme personnel.

La conclusion finale à laquelle nous aboutissons, si nous appliquons les critères ci-dessus exprimés, est que, si nous ne nous laissons pas fasciner par les effets de sens, les périphrases verbales ne constituent pas un mode de conjugaison, elles n'ont pas d'existence linguistique propre et ne doivent pas être analysées comme un signe complexe et compact, mais comme de simples combinaisons de signes dont nous devons fixer les hiérarchies que nous appliquons dans le reste des cas, quel que soit le modèle théorique à partir duquel nous situons l'analyse.

Consuelo HERRERA CASO
 Université de Las Palmas de Gran Canaria

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALARCOS, E., 1972, *Estudios de gramática funcional del español*, Madrid, Gredos.

ALARCOS, E., 1990, « La noción de suplemento », *Lingüística*, 1, La Rioja, p. 3-16.

BÜHLER, K., 1979, « El campo mostrativo del lenguaje. Los demostrativos » et « El campo simbólico del lenguaje. Los nombres », in : *Teoría del lenguaje*, Madrid, Gredos.

COSERIU, E., 1973, « Creatividad y técnica lingüística. Los tres niveles del lenguaje », in : *Lecciones de lingüística general*, Madrid, Gredos, p. 269-286.

COSERIU, E., 1987 [1972], *Gramática, semántica, universales*. Surtout, « À propos des catégories verbales. Les parties de la phrase », p. 50-79, *Revista de Lingüística Aplicada*, 10, Chile, Concepción, p. 7-25.

GARCÍA GONZÁLEZ, J., 1992, *Perífrasis verbales*, Madrid, Sociedad General Española de Librería.

HERRERA CASO, C., 1997, « A propósito de la auxiliariadad », *Philologica Canariensis*, vol. 2-3, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, p. 137-148.

HERRERA CASO, C., 2003, « De nuevo, sobre la auxiliariadad », *Estudios sobre el español de Canarias*, vol. 1, Santa Cruz de Tenerife, p. 381-405.

HERRERA CASO, C., 2004, « Evolución del concepto de perífrasis verbal en la obra científica de Emilio Alarcos », in : Corrales, C. et alii (éds), *Nuevas aportaciones a la historiografía lingüística*, vol. 1, Madrid, Arco/Libros, p. 823-833.

MIRANDA PODADERA, L., 1955, *Gramática española con prácticas de análisis*, Madrid, Librería y Casa Editorial Hernando, S.A., 3^e édition.

MORERA, M., 1989, *Sintaxis lingüística vs. Sintaxis lógica (La complementación sustantiva del verbo español)*, Santa Cruz de Tenerife.

MORERA, Marcial, 1991, *Diccionario crítico de las perífrasis verbales del español*, Puerto del Rosario.

MORERA, M., 1994, « Hacia una nueva delimitación de los conceptos de gramática y lexicología », *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna*, 13, p. 277-289.

MORERA, M., 1998, « La naturaleza del significado léxico », in : Wotjak, C. (éd.), *Teoría del campo y semántica léxica*, Frankfurt, Peter Lang, p. 127-156.

MORERA, M., 1999, *Apuntes para una gramática del español de base semántica. Primera Parte. Morfología*, Puerto del Rosario.

MORERA, M., 2000, *Apuntes para una gramática del español de base semántica. Segunda Parte. Sintaxis*, Puerto del Rosario.

MORERA, M., 2005, *La complementación morfológica en español*, Frankfurt. Peter Lang.

TRUJILLO, R., 1996, *Principios de semántica textual*, Madrid, Arco/Libros.